

François Châtelet

## *La question du bonheur*

*Conversation avec son fils Antoine, 17 ans – Prolégomènes à la préparation d'une dissertation de philosophie de Terminale littéraire – et ultime enregistrement sonore, le 26 novembre 1985.*



F.C. – Bon, l'idée de bonheur semble une idée extrêmement simple. La plupart des gens vous diront que le bonheur est ce que l'on vise implicitement dès qu'il est question de la fin de l'existence.

ANTOINE. – Qu'il est question de la fin de l'existence ? Le bonheur en fin de vie ? Je ne vois pas...

F.C. – ...De la fin de l'existence, je veux dire du but de l'existence.

Par exemple, on vous dira, il faut éloigner la maladie, parce que la maladie ça compromet le bonheur. Il faut éloigner la misère parce que la misère ça compromet le bonheur...

Cependant, cette notion de bonheur est une notion extrêmement vague. Et c'est le principal reproche que l'on peut lui faire. C'est une notion à la fois vague, c'est-à-dire, mal délimitée et confuse, c'est-à-dire, comprenant des éléments disparates, mal organisés les uns par rapport aux autres. D'ailleurs, il est, il serait facile de s'apercevoir que la notion de bonheur n'est pas la même à toutes les époques et selon les diverses civilisations.

Alors, plutôt que de partir de ces banalités, qu'il faut, je crois, rigoureusement écarter, je partirai personnellement de deux références :

D'une part, une référence à Aristote, grand penseur du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère et qui a en quelque sorte synthétisé toutes les grandes acquisitions de la pensée grecque classique.

D'autre part, une citation de je ne sais pas qui malheureusement. On pourra peut-être chercher dans le Larousse tout à l'heure et vérifier... Mais qui est en tout cas d'un auteur du début du XIX<sup>e</sup> ou de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Alors, que dit Aristote ? Et bien, Aristote, déclare à un moment donné dans son ouvrage qui s'appelle, qu'on a appelé, *La Politique*, il déclare qu'être heureux (en grec le bonheur ça se dit *eudaimôn*), qu'être heureux donc c'est être citoyen dans une cité, être modéré, quant à son régime ; une cité ni trop grande, ni trop petite ; une cité ni trop opulente, ni trop pauvre ; être un citoyen ni très célèbre, ni tout à fait méconnu ; avoir des vertus moyennes ; une épouse qui vous chérit et qui s'occupe bien de

l'économie de la maison ; des enfants qui obéissent aux normes de la conformité, qui sont comme convient qu'ils soient des enfants, c'est-à-dire, ayant de la piété pour les dieux et du respect pour leurs parents et pour les anciens de la cité. Bref, Aristote dans cette phrase, ce n'est pas la seule d'ailleurs qu'il prononce, il y en a d'autres qui disent tout à fait autre chose dans ce recueil qu'est *La Politique*, où il y a beaucoup de choses très, très, différentes, très disparate... Aristote se fait là le champion de ce qu'on appelle : du bonheur comme mésothèse.

Il dit que le bonheur est le but, est une fin de la vie humaine, une fin légitime de la vie humaine. Je précise tout de suite que pour lui ce n'est pas la fin la plus haute. Pour Aristote, la fin la plus haute c'est la contemplation du vrai ; c'est la connaissance du vrai, et ce mode de vie est réservé aux philosophes. Mais il dit que pour les autres gens qui ne sont pas philosophes – et après tout il n'est pas obligatoire d'être philosophe –, il est tout à fait légitime, pour un homme normal, pour un grec normal, il est tout à fait légitime de viser le bonheur et que ce dernier est donc dans la mésothèse.

Il ne faut pas comprendre la mésothèse – ça veut dire la thèse entre les deux, la thèse moyenne... Mais il faut faire bien attention. Pour Aristote, la thèse moyenne ce n'est en aucune manière la thèse médiocre. Par exemple : entre la témérité et la lâcheté, la mésothèse c'est le courage. C'est-à-dire qu'en fait, la mésothèse c'est une vertu qui ne se trouve pas entre les deux, *arithmétiquement*, mais entre les deux, *qualitativement*.

Alors voilà, je partirai de cette première citation. Deuxième référence, c'est une phrase de je ne sais plus quel auteur... mais qui à propos de ce qui c'est passé au XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe occidentale, c'est-à-dire pendant l'âge des lumières, l'âge de Voltaire, de l'Encyclopédie, de D'Alembert, de Rousseau, de Frédéric de Prusse, de l'installation du régime économique et politique de l'Angleterre, de la Révolution Française... Quelqu'un a prononcé cette phrase extrêmement belle : « L'idée de bonheur est une idée neuve en Europe ».

Là, nous commençons à toucher un peu plus sérieusement notre sujet. Que veut dire ce penseur qui a prononcé cette phrase ? Cela veut dire, qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, les gens, en particulier évidemment ceux qui réfléchissent, ceux qu'on appelle, ceux qu'on appellera plus tard : les intellectuels ; les gens se donnent comme fin... une espèce de valeur qui jusqu'alors était une valeur méconnue. Car en fait, si l'on considère la pensée médiévale, on s'aperçoit que le but n'est pas le bonheur mais le salut. L'homme étant conçu comme une créature de Dieu, le but de la vie c'est, non pas d'être heureux mais de faire son salut. C'est ce sur quoi insiste constamment Pascal. De même on peut dire que pour l'âge classique, pour Corneille par exemple, le but de la vie c'est l'héroïsme ; ce n'est pas le bonheur. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on s'apercevra qu'il y a chez les romantiques et surtout chez les post-romantiques, comme Baudelaire par exemple, ou comme Rimbaud, un refus de l'idée de bonheur au profit de valeurs qui paraissent plus élevées comme l'exaltation. Et on pourrait dire aussi que, au XIX<sup>e</sup> siècle, dans une toute autre optique, qui n'est pas l'optique romantique, mais qui est l'optique disons commerçante et industrielle et industrielle, le but de la vie c'est le progrès, c'est le profit, accroître le patrimoine de l'humanité.

Alors ? Alors à partir de là, il faut peut-être commencer à discuter. Pourquoi l'idée de bonheur est-elle si bien accueillie ? Bon, d'abord, parce que, surtout à notre époque... Je crois, en premier lieu, c'est parce que c'est une idée moyenne. C'est une idée moyenne et une idée qui n'exige pas la mise en œuvre d'énormes efforts ou d'énormes vertus pour être réalisée.

Après tout, le bonheur, on peut dire d'une certaine manière, il peut être conquis, si l'on a de la chance, grâce à des actes simples, pourvu qu'on maintienne une certaine cohérence et que, je le répète, que la chance soit de notre côté. Finalement, être dans des actes simples n'exigeant pas des efforts démesurés. Autrement dit, l'effort pour être heureux, c'est un effort qui peut être lui-même heureux d'une certaine manière.

*ANTOINE.* – Mais alors, s'efforcer d'être heureux ce serait redoubler le sentiment de bonheur ?

*F.C.* – Oui, en quelque sorte, si tu veux... En tous les cas, c'est tendre vers quelque chose qui ne fait pas souffrir. Il y a une continuité entre l'acte que l'on accomplit et le but que l'on compte atteindre. Et puis aussi, d'une certaine manière, il faut savoir, et c'est peut-être le premier caractère donc : les actes simples et les actes faciles à accomplir sont des actes eux-mêmes heureux.

Second caractère, le bonheur souvent est fait de petits renoncements, de renoncements qui ne sont pas tragiques, qui ne sont pas si dramatiques.

*ANTOINE.* – C'est-à-dire ?

*F.C.* – Cela veut dire que le bonheur apparaît à la portée de tout le monde. Combien de fois entend-on cette phrase : « De quoi vous plaigniez-vous, après tout, vous avez tout pour être heureux. ». Effectivement, si on renonce, si un amoureux de voiture renonce à avoir une *Lancia* ou, ou une *Jaguar*, s'il se contente de sa *Renault 5*, il sera heureux.

Troisièmement, ce qui fait l'attrait du bonheur, c'est que le bonheur semble fait, à la fois de modestie, de... C'est pas de médiocrité mais de choses qui ne sortent pas tellement de l'ordinaire... Quand je dis modestie, ça veut dire, qui ne sort pas tellement de l'ordinaire je le répète et qui reste sous tutelle ; c'est-à-dire, que dans le bonheur il y a comme une garantie de continuité. C'est en ce sens que le bonheur s'oppose à des termes, duquel on le rapproche bien souvent.

Par exemple, prenons la joie. La joie peut être dans le bonheur, mais la joie est intense alors que le bonheur n'est pas intense. Mais la joie ne peut pas durer toujours. On sait très bien que la joie est un état momentané.

*ANTOINE.* – Mais alors le bonheur serait un sentiment qui se saisit dans la durée ?

– *SILENCE* –

F.C. – De même pour les autres, les autres sentiments heureux en général comme la béatitude, la jouissance, l'extase. Certes, ce sont des sentiments, des affects qui sont du côté du bonheur mais qui eux aussi sont beaucoup plus intenses, comme tels sont momentanés. Donc, comme valeur morale vaut mieux quelque chose de stable dans la vie. D'ailleurs, les anciens, par exemple les épicuriens, avaient tout entier fondé leur vision de la réalité sur la stabilité de la valeur qu'ils recherchaient. Ils disaient « Nous recherchons le plaisir », Épicure disait « Je recherche le plaisir, mais je recherche le plaisir en repos », c'est-à-dire, un plaisir qui reste toujours un plaisir, c'est pourquoi je sais me priver des plaisirs en mouvement comme de bien manger parce que ce sont des plaisirs qui se transforment en leur contraire, c'est-à-dire, mal digérer, par exemple.

Quatrième caractère ; le bonheur a cet avantage de vous rendre conforme au modèle, qui est le modèle tenu pour être réussi et normal dans une société donnée... C'est toujours l'homme heureux que l'on donne en exemple. Tu vois ? On dira : voici celui-ci est un écrivain heureux, il est marié, sa femme est pianiste, sa sœur est ceci, son père était écrivain... il va gagner de l'argent mais son livre ne sera pas un *best-seller*, il ne risque pas d'en gagner trop et d'avoir la tête qui lui tourne, tout ça fait partie du calculable, du caractère méso-thétique du bonheur, du caractère modéré du bonheur...

Donc, il y a une espèce de conformisme dans le bonheur. Prenons Descartes, lorsqu'il énonce les principes de sa morale provisoire, il appelle ça dans le langage du XVII<sup>e</sup> siècle, sa morale par provision, ça veut dire la morale provisoire qu'il adopte... Il y a l'idée de suivre dans les normes de son, du pays dans lequel il vit : par exemple il dit, je crois en Dieu, je crois dans le Dieu des catholiques parce que je vis dans un pays catholique. Simplement, je suis conforme aux idéaux de mes contemporains et je renonce à d'autres idéaux même s'ils me paraissent pour l'instant meilleurs, parce que je veux vivre, je veux vivre en conformité, à la fois avec ce qui arrive, avec la nature et avec la société dans laquelle je me trouve.

D'une certaine manière, on comprend très bien pourquoi à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, il y a eu une suite de morales qui se sont appuyées sur ce qu'on appelle l'eudémonisme. Eudémonisme ça vient donc du Grec *eudaimôn* et qui veut dire « heureux », *eudaimonia* c'est le bonheur. Disons des morales eudémonistes comme des morales moyennes qui conviennent particulièrement bien à nos sociétés de masse... à nos sociétés fortement urbanisées où il y a, un rapport intense des gens les uns avec les autres... au point même d'ailleurs que cette morale, ces morales eudémonistes, qui sont très différentes les unes des autres... et je ne vais pas toutes les citer, ces morales eudémonistes qui ont été développées. Allons plus loin, ces morales eudémonistes sont allées jusqu'à devenir utilitaristes. C'est-à-dire, ont prôné la défense des valeurs de l'utilité, l'utilité étant évidemment ce qui apporte le bonheur.

Bon, alors voilà, on peut très bien soutenir que cette remarque d'Aristote, qui se trouve dans *La Politique*, est une morale du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère et que vingt siècles après, on peut la retrouver comme convenable. Cependant, un certain nombre de données de l'existence de l'homme militent contre cette vision des choses...

Alors là, on va essayer maintenant de polémiquer contre cette idée pour voir si elle est à ce point solide... Il faut tenir compte d'abord de la remarque d'Aristote lui-même... Ce qui caractérise le bonheur, c'est quand même son côté très limité. Certes, stable mais libre.

C'est pourquoi Aristote dit que si le bonheur est légitime, il est encore plus légitime de vouloir la connaissance. De vouloir la connaissance de ce qui est en vérité. En effet, le bonheur, la recherche du bonheur risque d'être bien souvent, lorsqu'on définit le bonheur de cette manière, risque bien souvent d'être une morale, une conduite qui ne se dépasse en aucune manière elle-même, une sorte de conduite qui stagne et qui, de ce fait, introduit une autre donnée : l'exigence de dépassement qu'implique le fait que l'homme est libre.

Le bonheur, malgré tout, fait toujours prédominer les conduites ou les comportements d'acceptation sur les comportements d'action. C'est au fond ce qu'Aristote souligne quand il dit que l'existence du philosophe est plus intéressante, est plus humaine, est plus pleinement humaine que l'existence du bon citoyen. L'une et l'autre sont humaines, mais celle du philosophe est plus pleinement humaine, dit-il. Pourquoi ? Parce qu'elle apporte quelque chose d'autre, parce qu'elle enrichit celui qui la pratique et qui sait se conformer à ses exigences.

*ANTOINE.* – Une sorte de bonheur supérieur, un au-delà ?

*F.C.* – Les anciens nous donnent d'ailleurs un autre exemple qui dépasse lui-même ce simple aspect de dépassement dans la connaissance, de liberté de la connaissance. C'est l'exemple du héros Prométhée – *SILENCE* – Prométhée, dans le mythe grec, c'est celui qui s'est rebellé contre les dieux qui a volé le feu divin pour l'apporter aux hommes ainsi que les instruments techniques. Prométhée s'est donc rebellé contre les dieux, il a volé le feu divin et l'a donné aux hommes et il leur a donné également, il leur a apporté également les instruments techniques qui vont leur permettre de se forger des armes et des outils. Ce n'est pas un mythe qui d'ailleurs, va ensemer la pensée grecque ; les Grecs retiendront surtout du mythe de Prométhée l'image du rebelle.

Mais, ce qui est extraordinaire, c'est que le monde moderne (à partir de la naissance de l'Europe) va recueillir ce mythe de Prométhée et va en faire vraiment son mythe en posant comme principe – à la fois contre les morales religieuses qui étaient des morales du renoncement, et bientôt contre les morales du bonheur, qui sont bien souvent des morales de l'acceptation – des morales de la conquête.

Alors, bien sûr, ces morales de la conquête ont quelque chose d'extraordinairement dangereux. Et, c'est là où on comprend la contre-offensive des partisans de l'eudémonisme – les partisans du bonheur.

C'est que, bien souvent, dans les morales de la conquête est impliquée l'idée de domination d'autrui. C'est bien ce qui s'est passé dans la nouvelle organisation que s'est donnée l'Europe à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Non seulement les hommes se sont donné des instruments pour conquérir la nature ; pour connaître et pour conquérir la

nature. Connaître, c'est la science ; conquérir la nature, c'est la technique. Mais on s'aperçoit qu'en même temps, l'homme s'est donné des instruments pour dominer l'autre homme. Et du coup, faire de l'humanité une part de conquérants qui jouissent pleinement de leur liberté, qui d'une certaine manière, sont heureux mais d'un bonheur fait de mouvements, d'actions qui ne sont pas en fait du bonheur. Et une partie de l'humanité, la plus importante, qui elle est privée du bonheur. Parce qu'elle est dominée et que sa liberté est restreinte et que sa capacité de jouir des biens est empirique ; par exemple : des bienfaits de la nature sont également limités par la soif de conquête et de profit.

À l'opposé, donc, des morales du bonheur, soit les morales de l'exaltation guerrière, les morales de l'héroïsme, soit les morales du progrès, du progrès dans une entreprise toujours plus farouche d'étendre le pouvoir de l'homme sur la nature et, par ce biais-là, sur, hélas ! les autres hommes. On peut dire que le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle ont essayé de mettre au point un programme qui tente de concilier la légitime recherche du bonheur... et... l'exaltation liés à l'expression des forces de liberté qui sont dans l'homme et qui le conduisent à l'aventure. Aventure scientifique, aventure technique, et, naturellement, aventure morale. Le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle ont rêvé d'une espèce d'équilibre qui pourrait surgir entre les deux. En fait, l'expérience de ces deux siècles – qui ont été des siècles extrêmement cruels – montre que cet équilibre n'a jamais été atteint et il ne semble pas prêt de l'être.

On sait très bien que tous les moyens techniques mis à la disposition de l'homme pourraient le rendre heureux, mais ce sont ces mêmes moyens techniques...

*ANTOINE.* – Qui peuvent détruire...

*F.C.* – Oui... qui peuvent détruire en même temps l'humanité.

C'est pourquoi, premièrement, le moralisme, ou plus exactement certains des philosophes qui ont essayé d'élaborer une morale, ont essayé de trouver un autre principe qui sauvegarde la liberté, qui sauvegarde l'idée de dépassement de soi-même, sans quoi l'homme n'est pas véritablement heureux... C'est ça le problème, c'est ça le paradoxe : comme l'homme est libre, quand il est heureux, il n'est pas véritablement heureux, quand il est heureux de ce bonheur conforme, ce bonheur fait de conformisme, il n'est pas véritablement heureux, il s'ennuie... sauf les gens médiocres si tu veux, mais enfin, il s'ennuie...

Essayons de trouver un principe et qui permette d'aller au-delà de cette opposition l'exaltation et le conformisme du bonheur.

Ce principe, il résulte du fait que l'homme est libre mais qu'en même temps, il est raisonnable, c'est-à-dire qu'il s'efforce de vivre selon un certain nombre de normes qui lui permettent d'être en relation avec les autres hommes au plus haut niveau...

Ces philosophes – on pourrait citer Emmanuel Kant, par exemple, mais ce n'est pas le seul... Ces philosophes ont exalté une valeur extrêmement importante et qui est que l'homme avant tout doit s'efforcer d'être en accord avec lui-même. Ce qui manque au bonheur, c'est qu'il est bien souvent fait de renoncements et

d'acceptations et que l'homme n'est pas en accord avec lui-même, dans ce cas-là, car il renonce à sa liberté. Ce qui contrevient à la morale prométhéenne, c'est que cette morale prométhéenne est bien souvent cruelle et que ça contrevient au sentiment de philanthropie qui habite normalement les hommes, l'amour de l'humanité qui habite bien souvent les hommes.

Dès lors à la place du bonheur, ces moralistes ont mis en avant un autre affect, une autre donnée affective qui peut constituer un principe de la moralité qui est la satisfaction. Être satisfait c'est prendre du bonheur ce qui convient à une vie juste... c'est être d'accord avec soi-même, ne pas se contredire et être d'accord avec tout autre homme, c'est-à-dire, obéir au principe d'universalité : est-ce que je dois faire ceci, est-ce que je ne dois pas faire ceci ? La réponse ? Je dois faire ce que ferait n'importe quel homme situé dans la même situation que moi, même avec des intérêts différents. De manière très schématique, c'est ça l'idée de Kant... tu étudieras cela plus tard en détails... Mais enfin, être satisfait c'est se trouver d'accord avec les autres hommes après avoir discuté avec eux ; et la satisfaction reconstitue donc un moyen pour dépasser le conformisme du bonheur... en même temps... qu'une manière de se prémunir contre les tentations de la domination et de la cruauté à l'égard d'autrui...

– LE RESTE DE L'ENREGISTREMENT EST INAUDIBLE –